

MONNIER (JEAN-BAPTISTE)

(Châlons 1828-31).

L'œuvre considérable de nos regrettés Camarades : Albaret, Arbel, Hippolyte Petin, etc., que la mort vient de nous enlever, est bien connue; mais on connaît moins la carrière de ceux qui ont passé leur vie à l'étranger, contribuant à y répandre l'influence humanitaire et bienfaisante de la France, en servant les intérêts de son commerce et de son industrie.

M. J.-B. Monnier, né à Louhans (Saône-et-Loire) en 1813, doit compter parmi ces hommes d'initiative. Unissant à une vaste intelligence et au savoir professionnel, les solides qualités du caractère, sans lesquelles on ne saurait rien édifier, il a été le principal agent de la création de l'industrie sucrière en Egypte, où pendant vingt-sept ans les vice-rois qui se sont succédé l'ont honoré de sa confiance. Admis à l'École de Châlons en 1828, comme boursier, il débuta au Creusot, après avoir terminé ses études avec succès; il fut ensuite attaché aux forges de Tamaris, au moment de la construction du chemin de fer d'Alais à Beaucaire.

Il entra plus tard dans les ateliers Cail à Paris, pour s'occuper de travaux de sucrerie, et fut envoyé par cette maison à la Guadeloupe pour monter des fabriques de sucre.

A son retour en 1845, il fut engagé, pour le compte du vice-roi d'Égypte, par contrat daté du mois de mai et passé avec Stéphan bey, chef de la mission scolaire égyptienne à Paris.

Le 14 juin suivant il arrivait au Caire, et le grand Méhémet Aly l'envoyait dans la Haute-Égypte, monter à Farehout la première fabrique de sucre dans la vallée du Nil.

Après les essais de cette fabrique, Monnier rentrait à Paris le 18 janvier 1847; mais au mois d'avril de la même année, on le rappelait en Égypte pour continuer les travaux des fabriques de sucre de Minieh et de Charoueh. Cette dernière a été depuis abandonnée.

Au mois de mars 1854, le vice-roi Abbas envoyait M. Monnier à Benha-el-Assal, diriger la réparation des machines d'irrigation, puis en monter de nouvelles à Bessous-el-Ret.

Au commencement du règne de Saïd pacha, notre Camarade fut chargé d'installer une autre puissante machine d'irrigation à Dérout. Nous le retrouvons ensuite à Alexandrie dirigeant la construction des moulins à farine de la manutention militaire de Gabari, et la transformation de l'ancien atelier du remorquage en atelier de rayage de canons.

Ce dernier atelier fut ensuite transporté au Caire où il continua d'être dirigé par M. Monnier qui opéra, en même temps, la construction des moulins de la manutention de Boulaq.

Par son infatigable activité et la conscience qu'il

mettait en toute chose, notre Camarade avait su gagner la confiance de l'Administration égyptienne.

Un de nos amis communs raconte qu'un jour le vice-roi lui demanda :

« Dans combien de temps pourriez-vous me faire une batterie de canons ? »

Le temps que Votre Altesse voudra bien me fixer !

Au jour dit, bien que le temps exigé fût très court, les canons étaient prêts, à l'entière satisfaction de Saïd Pacha qui aimait à imposer des tours de force.

Monnier fut ensuite détaché au grand barrage du Nil à Foum-el-Bahr sous la direction de l'ingénieur français d'Arnaud bey, pour monter les portes d'écluses ainsi que le barrage mobile de la branche de Rosette.

A son avènement au trône, S. A. Ismaël l'attacha au ministère de la marine à Alexandrie jusqu'à fin décembre 1863, date à laquelle il alla de nouveau à Minieh prendre la direction de tous les travaux d'installation des pompes d'irrigation de la maison Séraphin frères de Paris, et diriger l'établissement de nouvelles sucreries dans la Haute Égypte, fournies pour la plupart par la maison Cail.

Depuis cette époque et pendant une période de huit années environ, Monnier a établi, comme ingénieur en chef de l'administration de la Daïra Sahnieh, les importantes sucreries de Magaga, de cheik Fadel, El Moutana, Ermente. Celles d'Abouxa et de Massara-el-Doudet, dans la province du Fayoum.

Disons en passant que plusieurs usines installées par des maisons anglaises, durent être plus tard abandonnées à cause de leur rendement trop inférieur.

De semblables travaux et l'exploitation d'un groupe d'usines de cette importance, exigeaient un personnel théorique considérable que l'administration devait naturellement chercher à recruter, dans la mesure du possible, parmi les indigènes.

Sous l'inspiration de M. Monnier, le Khédivé décida la création au Caire d'une école d'Arts et Métiers sur le modèle des écoles françaises, et le chargea d'en élaborer les plans dont l'exécution fut empêchée, en 1865, par l'épidémie de choléra.

Ce n'est que plus tard, au commencement de l'année scolaire 1867-68 que l'école khédiviale fut définitivement fondée à Boulaq.

M. Monnier s'intéressa beaucoup à la nouvelle institution, et il attacha presque tous les élèves des premières promotions aux divers services des ateliers et des usines de la Daïra.

Dès le commencement de son règne, le khédivé Ismaïl avait imprimé une fiévreuse activité à toutes les branches de son gouvernement.

Il réorganisait l'instruction, les travaux publics, et développait l'agriculture.

Malheureusement, l'armée prenait une grande importance que nécessitaient les conquêtes du Soudan, du Darfour, et des provinces équatoriales.

Des dépenses hors de proportion avec ses ressources financières mettaient le khédivé dans l'obli-

gation de contracter des emprunts ruineux, et lui faisaient sentir la nécessité d'augmenter les forces productives du pays.

L'industrie sucrière lui paraissait avec raison devoir rémunérer largement, dans un avenir prochain, les importants capitaux qu'il y engageait.

Le khédivé avait d'ailleurs en M. Monnier un collaborateur expérimenté, qui réalisait ses vues dans les conditions les plus satisfaisantes.

Il serait trop long de détailler l'œuvre de notre Camarade pendant les dernières années de son séjour en Egypte.

Très occupé dans les bureaux de l'administration, il était souvent forcé de les quitter pour aller sur le Nil, du Caire à Ermente, avec le bateau à vapeur qui lui était spécialement destiné, inspecter les travaux, les cultures de cannes, ou la fabrication dans les usines.

Les commandes de matériel mécanique l'obligeaient aussi à venir en France plusieurs fois dans une même année, il accomplissait ce voyage dans le plus bref délai, malgré son âge avancé, et les altérations qu'avait provoquées dans sa santé un long séjour sous le brûlant climat de la Haute-Egypte.

Après l'inauguration du canal maritime de Suez, de nouvelles usines avait été demandées à la maison Cail, et une autre grande usine à la Compagnie de Fives-Lille. M. Jubeau (Angers 1858) vint en Egypte installer celles de la maison Cail dont les travaux furent un peu retardés par les événements de 1870.

Toutes les usines à peu près terminées, M. Monnier songea à laisser sa succession à M. Jubeau chez qui il avait reconnu les qualités qui caractérisent l'ingénieur dirigeant.

Le khédivé voulut cependant le retenir en activité de service, et lui donna à cette époque des marques de faveur qui témoignaient d'une haute estime.

En 1872, ayant atteint l'âge de cinquante-neuf ans, et sa santé s'étant sérieusement altérée, il obtint sa mise en disponibilité et enfin sa pension de retraite, qui lui permit de rentrer définitivement en France avec sa famille.

C'est dans les Hautes-Alpes, à Gap, que M. Monnier s'était fixé, il y a passé ses dernières années entouré des soins dévoués de sa compagne, de sa bru, de son fils, l'un de nos Camarades, et de ses nombreux petits-enfants.

La mort l'a frappé à l'âge de 79 ans, le 8 janvier 1892. Nous avons essayé de retracer cette existence si remplie, autant pour rendre hommage à la mémoire de Monnier, que pour servir d'exemple à ceux de nos jeunes Camarades qui seraient aussi animés de la noble ambition de porter au loin le drapeau de nos écoles et de l'industrie nationale.

Monnier avait les qualités du cœur aussi hautes que celles de l'intelligence. C'était un homme de bien, qui aimait à encourager ce qui lui semblait juste et bon. Doué d'une grande largeur de vue, il était modeste, courtois et bienveillant pour tous.

Sa charité était inépuisable, il ne savait rien refuser aux malheureux. Puissent la sympathie et les profonds regrets qu'il laisse après lui, être un adoucissement à la légitime douleur de sa famille.

Notre Société conservera pieusement son souvenir et l'Égypte ajoutera le nom respectable de J.-B. Monnier à la liste, déjà longue, des Français qui sont morts après lui avoir consacré la meilleure partie de leur existence, et qui surtout l'ont aimée comme une seconde patrie.

E. GUIGON BEY,
(Aix 1859).
